

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Science fiction et fantastique : des écrivains d'ici en savent long sur le sujet.

Elisabeth Vonarburg, *L'Oeil de la nuit*, nouvelles, Longueuil, Le Préambule, 1980, 205 p.

Jacques Benoit, *Gisèle et le serpent*, roman, Montréal, Libre Expression, 1981, 252 p.

René Beaulieu, *Légendes de Virnie*, nouvelles, Longueuil, Montréal, Le Préambule, 1981, 205 p.

Normand Rousseau, *Le déluge blanc*, roman, Montréal, Leméac, 1981, 219 p.

Michel Bénil, *Greenwich*, roman, Montréal, Leméac, 1981, 230 p.

Jean-Pierre April, *La Machine à explorer la fiction*, nouvelles, Longueuil, Le Préambule, 1980, 250 p.

Gilles Cossette

Numéro 24, hiver 1981–1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cossette, G. (1981). Science fiction et fantastique : des écrivains d'ici en savent long sur le sujet. / Elisabeth Vonarburg, *L'Oeil de la nuit*, nouvelles, Longueuil, Le Préambule, 1980, 205 p. / Jacques Benoit, *Gisèle et le serpent*, roman, Montréal, Libre Expression, 1981, 252 p. / René Beaulieu, *Légendes de Virnie*, nouvelles, Longueuil, Montréal, Le Préambule, 1981, 205 p. / Normand Rousseau, *Le déluge blanc*, roman, Montréal, Leméac, 1981, 219 p. / Michel Bénil, *Greenwich*, roman, Montréal, Leméac, 1981, 230 p. / Jean-Pierre April, *La Machine à explorer la fiction*, nouvelles, Longueuil, Le Préambule, 1980, 250 p. *Lettres québécoises*, (24), 28–35.

Tous droits réservés © Les Éditions Jumonville, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for Érudit, featuring the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

que d'Hélène Ouvrard, on se rend compte qu'elle a toujours, obstinément, exploité les mêmes thèmes : l'insatisfaction qui naît de l'espace québécois, une trop vaste vacuité, et ses corollaires : la quête d'un monde meilleur associé à la fuite vers un ailleurs de rêve, soit intérieur, soit extérieur, dans un lieu qui est toujours à la limite géographique du pays, sorte d'invitation au voyage, tremplin pour la rêverie vers l'ailleurs : la Gaspésie et la mer, le Grand Nord et son infinitude de neige et enfin, le Richelieu et la frontière américaine, quoiqu'ici il faudrait nuancer : Noyan sur le Richelieu serait plutôt le symbole de la résistance à une Amérique pillarde. Le rêve s'arrête à cette frontière. Et ça n'est certainement pas un hasard si l'Ouest, c'est-à-dire le Canada, est exclu du rêve. Notons enfin que l'aventure, comme une ellipse, ramène toujours les personnages au centre du pays, à Montréal, bouclant ainsi un espace circulaire d'où l'on a vainement essayé de s'échapper.

Cette production romanesque, que nous avons tenté de débroussailler, sert de puissant révélateur de l'âme québécoise, perpétuellement déchirée par des pulsions de vie et de mort. Ne servirait-elle qu'à nous révéler un peu plus à nous-mêmes, il faudrait la ranger parmi les oeuvres qui dérangent.

Michel Lord

1. *La Fleur de peau*, Montréal, éditions du Jour, 1965, 194 p.
2. *Le Coeur sauvage*, Montréal, éditions du Jour, 1967, 167 p.
3. *Le Corps étranger*, Montréal, éditions du Jour, 1973, 142 p.
4. *Québec/Amérique*, vol. 3, nos 5-6, p. 30.
5. *L'Herbe et le varech*, Montréal, Québec/Amérique, (1977), 1980, 169 p.
6. *La Noyante*, Montréal, Québec/Amérique, 1980, 181 p.

Science fiction et fantastique :

L'oxymore, alliance de mots apparemment contradictoires, est une figure privilégiée de la science-fiction, comme la métaphore dans la littérature générale. C'est du moins ce que prétend Jean-Pierre April dans *Perspectives de la Science-Fiction québécoise*.¹

April, citant Jean Piaget, Claude Levi-Strauss, Boris Eizykman, Igor et Grichka Bogdanoff, soutient que le principe de l'oxymore est d'abord à la base des deux pôles de la SF, la science et la fiction, démarches conjecturales fondées sur l'étude de réalités antinomiques et de la « médiation progressive » qui permet de les réunir en une structure totale. L'oxymore, que Jean-Pierre April appelle *oxymoron*, apparaît maintenant selon lui à tous les niveaux de la SF, du lexique, par la création de néologismes, jusqu'à l'évolution du genre lui-même et de ses rapports avec la littérature conventionnelle :

Cette figure de style à deux temps bat au coeur des genres de la SF : heroic/fantasy, space/opera, politic/fiction, thriller/métaphysique et something/fiction . . . depuis une quinzaine d'années l'oxymoron sert à tisser des liens entre des thèmes inusités (L'étoile et le fouet, Rêve de fer, L'enchassement) et à un degré plus élevé, entre la SF et la littérature générale (Cosmicomics, Abbattoir 5, Crash !) (p. 243)

Or Jean-Pierre April croit que cette société de l'ambiguïté qu'est le Québec est un milieu particulièrement propice à l'épanouissement de l'oxymore. À la fois indépendantistes et fédéralistes, américanophiles et américanophobes, les Québécois ont l'habitude de ces

patentes (« concept typiquement québécois », selon April) qui font ingénieusement le pont entre des réalités contradictoires. « Au pays du paradoxe, écrit April, l'oxymoron est roi ». Et pourtant la SFQ n'a pas encore trouvé sa voie :

Ici le S n'a rien à voir avec la Science, occultée, parce que sentie comme « importée » ou « aliénante », et le F évoque la Fantaisie, le Folklore, la Fantasmagorie, la Folie et surtout le Fantastique. Pour continuer le jeu du sigle, je parlerai de Semi-Fantastique. (p. 233)

Cette SF boiteuse, réduite à un seul terme et privées de sa dualité dynamique, doit s'orienter, selon April, vers la recherche de thèmes antinomiques nouveaux :

Quels oxymorons seraient susceptibles de réussite et pourraient apporter une particularité à la SF au Québec ? Il appartient à chacun d'y répondre tout en sachant que la question demeurera toujours ouverte. (p. 244)

Voyons quelles réponses apportent à la question de Jean-Pierre April quelques jeunes auteurs québécois dont les oeuvres récemment publiées se situent entre la Science-Fiction et le Semi-Fantastique tel que défini par April : Élisabeth Vonarburg, René Beaulieu, Normand Rousseau, Jacques Benoit, Michel Bélil et Jean-Pierre April lui-même.

* * *

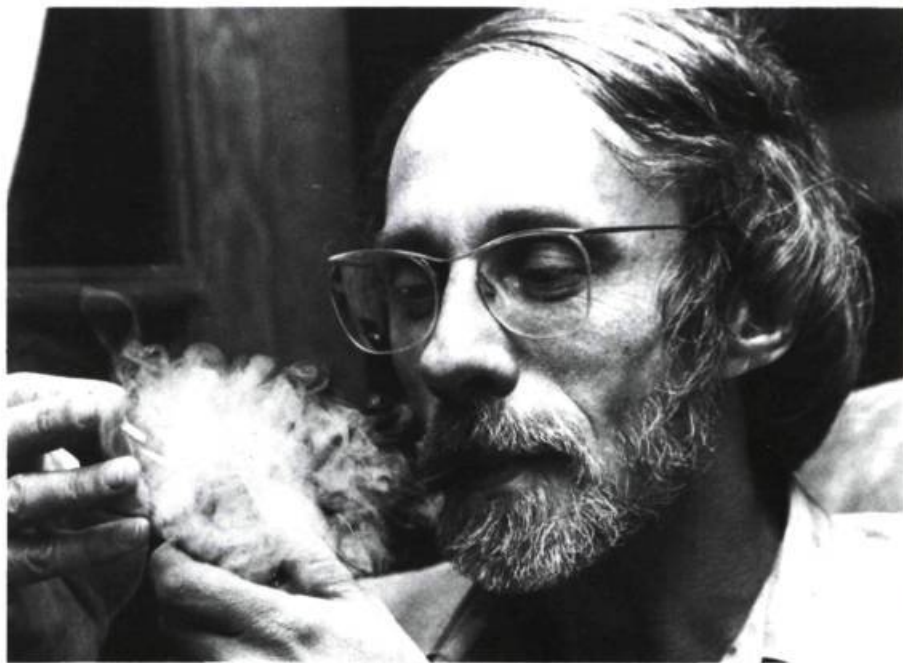
des écrivains d'ici en savent long sur le sujet.

Gisèle et le serpent de Jacques Benoit

Avec *Gisèle et le serpent*, Jacques Benoit réussit ce tour de force qui consiste à raconter une histoire qui soit à la fois drôle et effrayante. Le fantastique lui facilite les choses : le serpent de Gisèle est un véritable démon, doué de pouvoirs surnaturels qui lui permettent de se transformer à volonté, d'en faire autant pour les humains, d'être à deux endroits à la fois. Sa complice Gisèle met souvent ces talents à contribution, ce qui vaut au lecteur une intrigue époustouflante, truffée de cocasseries, d'entourloupettes, de coups pendables, de grivoiseries, de rebondissements saugrenus. « J'ai beaucoup aimé ça : j'ai ri, on voudrait que ça ne finisse pas ! » a déclaré Michel Tremblay à propos de *Gisèle et le serpent*. Il est vrai que le serpent Tournoukriel, qui se fourre le nez un peu partout, en fait voir de toutes les couleurs au lecteur ébahi, qui comprend sans peine la consternation du narrateur, Grégoire Rabouin, dit Babouin, célibataire bien rangé de trente-cinq ans, qui se voit entraîné malgré lui, par une femme déchaînée et un serpent diabolique, dans des aventures ahurissantes, qu'on ne souhaiterait pas à son pire ennemi. Jacques Benoit compte sans doute trouver chez ses lecteurs cette malice toute naturelle qui fait qu'on ne peut pas s'empêcher de s'esclaffer en voyant un quidam glisser sur une pelure de banane et se casser le cou. Or Grégoire ne fait que ça, et magistralement.

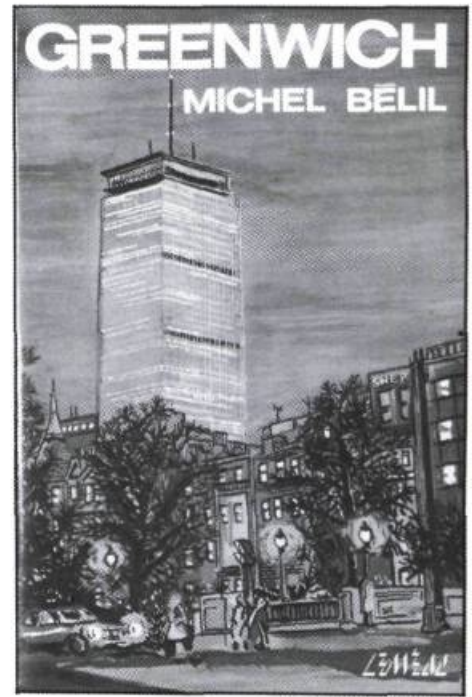
Il y a un brin de malice dans ce calcul de Jacques Benoit. Car Grégoire Rabouin est une sorte de Candide montréalais qui est amené, par la force des choses, à sortir de sa routine et à découvrir le mal. Le lecteur qui voulait rire finit par se voir lui-même obligé de penser à de tristes réalités. Jacques Benoit ne fait pas méditer, comme Voltaire, sur les horreurs des guerres, des tremblements de terre ou de sanglantes inquisitions, qui existent encore pourtant de nos jours, comme au temps de Candide. Benoit, rusé, va chercher son lecteur sur son propre terrain, dans sa vie un peu douillette de citoyen bien ordinaire, qui connaît un mal banal, peu spectaculaire mais quotidien. Il sait qu'en lui parlant du syndicalisme, du monde du travail, de la médecine, il touchera des cordes sensibles. Il sait que le lecteur moyen reconnaîtra ces réunions de travail « atrocement longues » où on passe son temps à « se

lancer des pointes » et à se déchirer, « mine de rien ». Il sait qu'on trouvera vraisemblable la méchanceté de Gisèle, qui dénigre cyniquement un collègue honnête et travailleur qu'elle rêve de faire congédier, ce qu'elle arrive à faire en l'accusant de détournement de fonds. Benoit sait aussi quel malaise il réveille en évoquant les réunions que tiennent, dans des antres sinistres, les gros méchants communistes dévorés par deux grandes passions : les grèves et les réunions syndicales interminables. Jacques Benoit n'est pas sans savoir non plus qu'il tournera le fer dans quelque plaie mal refermée en parlant comme il le fait de la médecine. Gisèle et Tournoukriel, son serpent devenu homme, prennent de force la place de Grégoire Rabouin, médecin, et de sa secrétaire Claudette. Tournoukriel est un Knock dément, sadique, qui se livre, sur des patients inconscients, à des expériences criminelles. Qu'y a-t-il de drôle dans



Jacques Benoit

ces opérations barbares que subit le vieil Eudore Brazeault ? Le lecteur, anesthésié par tant d'épisodes désopilants s'aperçoit tout à coup qu'il rit jaune, que l'auteur l'a habilement et un peu sadiquement entraîné dans un monde infernal. Il soupire de soulagement quand Grégoire Rabouin retrouve enfin sa tranquillité, tout en se demandant pourquoi un diable aussi féroce a soudain lâché prise. Pour ma part, j'avoue m'être laissé prendre au jeu, avoir ri de bon coeur, puis avoir ri jaune et grincé des dents. Je reconnais l'habileté de Jacques Benoit. Je me demande toutefois s'il n'aurait pas pu arriver à ses fins sans avoir recours à un certain nombre de plaisanteries d'un goût douteux, sans pousser aussi loin la méchanceté démente de ses personnages. Mais comment faire croire une malice démoniaque sans dépasser certaines bornes ?



Greenwich

de
Michel Bélil



Photo : Athé

Greenwich, comme le *Jimmy* de Jacques Poulin, est un roman sur la paternité. Paternité fantôme, rêvée, perdue, désirée, manquée, évitée plutôt que vécue. C'est aussi un roman sur la jeunesse et son mal de vivre, sur l'amitié.

Greenwich est ici un prénom, celui du héros, obsédé par le temps parce qu'il est atteint d'une maladie rare qui le fait vieillir prématurément, peut-être aussi parce que son père était horloger ; Greenwich porte toujours deux montres. Sa maladie lui donne une lucidité douloureuse mais aussi une sorte de détachement qui le retient de vivre pleinement, de s'engager. C'est un romantique à la retraite, à vingt ans. Certes la réalité qu'il veut fuir le rejoint dans ses retranchements, et il souffre. Il parle quelquefois de Nelligan, comme les personnages de Réjean Ducharme, qu'il rappelle, et on devine qu'il se sent des affinités avec le poète qui « a sombré dans les abîmes du rêve ».

Greenwich n'est pas un roman de science-fiction. C'est un roman d'un réalisme assez conventionnel, imprégné d'une poésie insolite se transformant parfois, presque insensiblement, en un fantastique qui ne choque pas parce qu'il prolonge naturellement les hantises de Greenwich et rend adéquate-

ment son malaise profond devant la réalité. Il y a même dans ce roman de Michel Bélil le portrait quasiment documentaire d'une certaine jeunesse québécoise. Greenwich est né à « Amianteville » ; il a été Cégépien et il se remémore parfois ses soirées à la brasserie, après les cours ; les uns buvaient, les autres fumaient de la marijuana. Un soir, l'ami Renard s'est suicidé, deux ans jour pour jour après l'accident d'automobile qui lui a ravi ses parents. Le souvenir de Renard obsède Greenwich, comme ceux de Goliatte, de Calypso, de Château-Brillant aussi, l'ami poète qui s'est suicidé parce qu'il n'arrivait pas à faire publier son premier recueil.

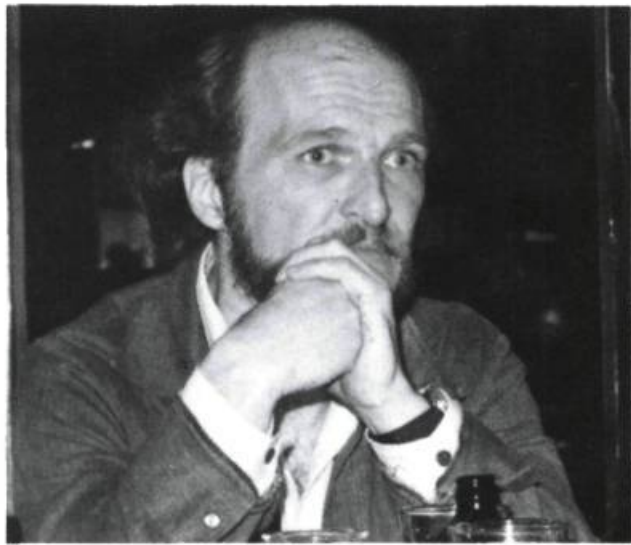
Goliatte, lui, était le jeune frère que Greenwich aimait tendrement, qu'il protégeait toujours, comme un père, dans ces histoires d'aventures et de dangers qu'il lui racontait, le soir, avant de s'endormir. Il n'a pas pu, malheureusement, soustraire Goliatte à la maladie et à la mort ; Greenwich s'est retrouvé en deuil de son frère unique, de son enfant. Longtemps après, le soir, avant de s'endormir, il continue à raconter à Goliatte absent des aventures périlleuses où il joue le rôle du grand frère courageux et protecteur.

Quant à Calypse, qu'il a connue à « Drumont », il a vécu avec elle une banale liaison. Ils s'aimaient, mais quand elle a su qu'elle attendait un enfant, elle a voulu qu'il l'épouse. Greenwich a refusé et il a fui. Calypse a subi un avortement. À Boston, où il s'est réfugié, Greenwich vit pauvrement, dans un petit hôtel, et visite la ville avec l'application d'un touriste, croyant faire facilement table rase de son passé. Mais la nuit, ses fantômes viennent le hanter : Renard, Goliatte, Château-Brillant, Calypse et, désormais, Samuel, le fils qu'il aurait eu d'elle et qu'il a commencé à regretter.

Après le Boston des touristes, il commence à découvrir un enfer urbain : racisme, violence, misère, alcoolisme. La réalité le traque. Un soir, il est assailli par quatre jeunes narcomanes qui ont besoin d'argent. Il s'en tire sain et sauf et décide de quitter Boston, de partir pour le Mexique, d'aller « refaire sa vie », avec Samuel, qui prend de plus en plus de place dans son imaginaire :

Petit Samuel, tu n'as jamais connu l'avorteur. Bien sûr que non, voyons ! Comment une telle monstruosité aurait-elle pu se produire ? Tu vis, puisque je te parle. Je t'emmènerai dans mon nouvel exil, avec ton hochet et ton bracelet où pendent des animaux multicolores. Dans quelques années, tu auras l'âge de Goliatte, ton oncle. Par les soirs de tonnerre et d'éclairs, je te borderai et te raconterai mille histoires de mon cru, dans chacune d'entre elles, tu seras le héros incontesté. Viens, Samuel, je t'emmène au bout du monde. À deux, la solitude se fera moins oppressante. Et nous pourrons mieux combattre tous ces fantômes qui m'empoisonnent l'existence. (p. 227)

C'est dans le cauchemar de ces dernières semaines à Boston, lorsque Greenwich est hanté par son passé et atterré par la découverte du mal qui l'entoure, que le fantastique fait irruption, sous la forme d'un fléau terrorisant toute la population : des nuées de sauterelles carnivores, dont on ne vient pas à bout . . .



Jean-Pierre April

La machine à explorer la fiction

Jean-Pierre April, né à Rivière-du-Loup, enseigne la science-fiction et le fantastique à Victoriaville. Il a collaboré à *Requiem* et participé au premier atelier d'écriture sur la SF à Chicoutimi ; le texte de sa communication est repris dans *La machine à explorer la fiction* ; April y parle de la place du fantastique et de la science-fiction dans la littérature québécoise et expose sa théorie sur les oxymores dans la science-fiction.

Coma 70 et *Coma 90* sont les deux nouvelles les plus remarquables du recueil. Elles ont le même héros, Yan Malter, jeune écrivain de science-fiction qu'intéresse *la vie après la mort*. Dans *Coma 70*, Yan Malter, voulant faire un reportage littéraire sur l'au-delà, se prête à une expérience du Dr Ratel qui lui administre des thanatogènes. Il se réveille 70 ans plus tard, en 2050, dans une maison de moribonds où l'on conserve des patients dans le coma. Malter, devenu centenaire, s'évade de l'hôpital et part à la recherche de sa fille et des traces de son oeuvre. Il se retrouve dans un monde où l'inflation est telle qu'une course en taxi coûte des milliers de dollars. La langue française y a aussi évolué d'une façon curieuse ; on peut imaginer la tête que fait le vieux Malter quand sa fille Mira,

septuagénaire, lui parle en ces termes : termes :

Écoute, ti-père aupopoil, cause-moi pas d'marde pis j'te mets dans mon calepin. Toutourne gentiment continuer ton rêve à l'asile, d'ac ? Sinon, t'es tabarnak à mort !

(P. 111)

Après une ruineuse expédition, Malter rentre à la maison de moribonds. Comme il n'a plus un sou pour payer ses traitements, les médecins décident de le liquider sur le champ. Cette mort est en réalité une résurrection : Malter se réveille, en 1980, et le Dr Ratel, soulagé, lui apprend que leur expérience a failli mal tourner parce que la dose de thanatogène était trop élevée ; Yan Malter a été inconscient pendant sept minutes qui, dans son cauchemar, lui ont paru durer soixante-dix ans.

Coma 90 est un texte beaucoup plus long, (presque la moitié du recueil), plus complexe et ambitieux que *Coma 70*. Plus difficile à lire aussi, car il est conçu comme ces jeux électroniques dont il est question dans la nouvelle, comme une sorte de partie d'échecs entre le lecteur et l'auteur, ce dernier s'amusant à égarer son lecteur qu'il entraîne à folle allure dans un monde où la fiction constitue une cinquième

dimension et où l'on peut aller et venir dans le temps comme en métro. Le lecteur, lui, n'a qu'à se cramponner, à redoubler d'attention et de concentration. S'il ne perd ni son sang-froid ni le fil du récit, il fait non seulement un divertissant voyage imaginaire mais aussi une réflexion sur les rapports qui existent entre la fiction et la réalité, par les relais de l'histoire et de la science. « Quoique l'influence des savants ne soit pas toujours perçue, se dit Malter, il devient évident avec un peu de recul qu'ils sont à la source des changements historiques ». Le pouvoir a besoin des savants pour prévoir et préparer l'avenir, et les savants, comme les gouvernements, se servent de projections, d'extrapolations, de simulation, de scénarios ; ils changent l'histoire par la fiction, qui est donc une dimension, du moins au sens moderne du terme, de la réalité. C'est pourquoi Yan Malter, mort en 1983, se retrouve en 2073 à Simuli-Cité, où les Autorités gardent captives la mémoire et l'intelligence de grands penseurs disparus, transplantés dans des corps de vieillards dociles, pour leur faire trouver des solutions aux problèmes d'un monde dont ils ne savent pas qu'il est factice, fait pour stimuler et faciliter leurs recherches. Mais tout n'est pas si simple. Simuli-Cité est aussi un monde réel, car ces savants, dont le travail consiste en somme à programmer l'évolution, ont failli à leur tâche ; les Autorités ont commis l'erreur de confier l'avenir « à des penseurs du passé, à des pseudo-

personnalités figées, qui ne pouvaient qu'entraîner l'histoire vers la mort ». Malter, qui a dû mourir au cours d'une nouvelle expérience d'exploration de l'au-delà, se réveille en 2073 dans un monde sinistre où New York, gluante de crasse visqueuse et étouffée par un épais brouillard pollué, a fini par envahir la planète, comme une lèpre. Mais Jean-Pierre April est bon enfant ; il y a toujours de l'humour, de jolies filles et un dénouement heureux dans ses histoires. Avec l'aide de Sylvie et de Moira, Malter réussit à renverser la vapeur, à neutraliser l'influence néfaste

des penseurs du passé, à déclencher une véritable révolution. « Bientôt on apprend que l'entropie prévue pour 2900 commençait à reculer vers un futur indéterminé. » Bien entendu, le lecteur, surtout après avoir lu *Coma 70*, est tenté de croire que toute cette histoire n'est que le produit du cerveau de Malter se livrant à une nouvelle expérience sur le passage de la vie à la mort ; Malter le pense lui-même quelquefois : « Qui commande cet imaginaire raté ? sinon moi-même en train de mourir follement, fabulant pour repousser la *décatexis* . . . »

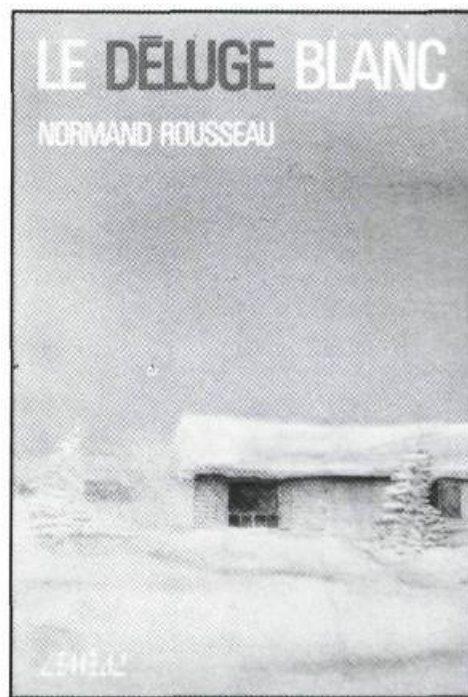
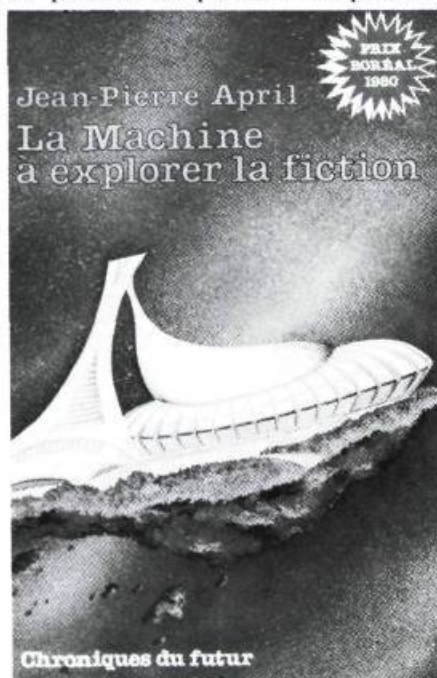
Le déluge blanc

de Normand Rousseau

Normand Rousseau, qui avait publié son premier roman, *Les pantins*, en 1973, et le deuxième, *La tourbière*, en 1975, a obtenu en 1977 le prix Jean-Béraud Molson pour un roman intitulé *À l'ombre des tableaux noirs* et, en 1979, le prix Esso du Cercle du Livre de France pour *Les jardins secrets*.

Le déluge blanc est un roman fantastique, de ce fantastique qui provoque l'horreur plutôt que l'émerveillement. C'est l'histoire d'Orval Bélanger, professeur de paléontologie, qui se trouve emprisonné dans sa propre maison pendant une tempête de neige exceptionnellement longue. Il n'a pas d'enfant, sa femme vient de le quitter, il vit seul. Une voisine, divorcée, vient quelquefois l'aider, du moins au début. Orval est d'abord dérangé par les grignotements d'un rat qu'il n'arrive pas à repérer et encore moins à prendre au piège. Le rongeur finit par l'obséder et réussit même à le rendre fou ou, plutôt, à révéler sa folie. Normand Rousseau raconte avec beaucoup d'adresse la lente et sournoise transformation d'un paisible professeur, rangé et raisonnable, en un véritable fou furieux. On pense à la *Métamorphose* de Kafka et le cauchemar est d'autant plus horrifiant qu'il commence dans un décor familier, banal, rassurant par définition : une petite maison de banlieue, propre et moderne, qui paraît encore plus confortable et accueillante quand la tempête, au dehors, fait rage.

Ce rat est-il symbolique ? Orval est paléontologue et connaît l'histoire des rats. Ses souvenirs de lecture nourrissent son obsession. Dans un moment de délire il voit défile « Cortez, suivi d'un long cortège de rats », « les Croisés atteints du typhus », « les Barbares avec leurs hordes de rats », qui « s'élançaient à la conquête et à la destruction de l'Empire romain », Sainte Fina, étendue sur un grabat, « qui se laissait dévorer vivante par de gros rats affamés », et des sorcières « qui brassaient leurs concoctions à base de queues et d'entrailles de rats ».





Normand Rousseau Photo : Athé

« Enfin, sur un char de feu, Satan, l'Antéchrist en personne, tenait dans ses mains la boule aux rats, le monde dévoré par les rats ».

D'autre part, comme on finit par le découvrir, Orval, qui a été soldat, a été témoin, dans les tranchées, d'une scène atroce ; il a vu son propre beau-frère mourir d'épuisement et être dévoré par des rats. L'image du rat est ainsi associée à l'horreur de la guerre. Normand Rousseau parle de Sysiphe à quelques reprises dans *Le déluge blanc* et l'on est tenté de comparer ce roman à des oeuvres comme *La peste* où le Mal est représenté par un fléau quelconque. Orval découvre le rat comme on découvre le mal et lutte contre lui. Son prénom fait penser à Perceval, dont Chrétien de Troyes fait le symbole dramatique de la condition humaine. À la toute fin, vaincu, Orval perd la mémoire. « Il ne savait même plus son nom. Torval ? Graal ? ». Orval n'a pas seulement perdu sa bataille avec le rat : il a découvert qu'il était lui-même un rat, que le mal était aussi en lui. Si le rat, comme l'interminable tempête de neige, symbolise le Mal. Orval, lui, représente l'homme perdant, dans sa lutte contre le Mal, ses illusions sur lui-même et reconnaissant sa propre indignité.

Le déluge blanc est une lecture éprouvante, comme l'a sans doute voulu Normand Rousseau. Cette tempête interminable, l'acharnement du rat, la progression inexorable de la folie d'Orval, sa souffrance sont par moments insoutenables.

L'oeil de la nuit

d'Élisabeth Vonarburg

Élisabeth Vonarburg, après avoir fait des Études supérieures en France et écrit un mémoire sur le fantastique et la science-fiction, a émigré au Québec en 1973. Elle a organisé, en 1979, le premier Congrès québécois sur la science-fiction et le fantastique, à Chicoutimi, où elle enseigne la littérature et, en particulier, la science-fiction et le fantastique.

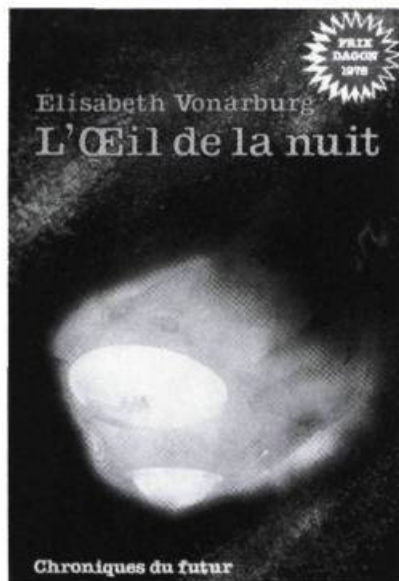
Son premier recueil de nouvelles, *L'oeil de la nuit*, est composé de six textes dont deux nouvelles apparentées, *Le pont du froid* et *Le noeud*, donnent accès au même monde imaginaire et s'éclairent l'une l'autre. Variations sur le thème de la machine à voyager dans le temps, appelée *le Pont* dans ces textes, elles racontent les pérégrinations d'une femme exceptionnellement intelligente et courageuse, Kathryn Rhymer, qui a voulu voyager dans le temps et dans l'espace, à la recherche d'elle-même, comme elle finit par le comprendre, mais poussée aussi par le désir d'être partout, comme Dieu, dans plusieurs univers à la fois et à des époques différentes. Les divers mondes où elle séjourne n'ont pas tous atteint le même degré de civilisation, mais elle y demeure toujours semblable à elle-même : autonome, farouche, curieuse, audacieuse. Dans *Le pont du froid*, récit de l'une des vies de Kathryn, la narratrice se remémore son départ de la

Terre natale, folle aventure d'une jeune fille rebelle et un peu mystique, puis son arrivée dans un autre monde, sa découverte des Marrous, peuple qu'elle trouve d'abord primitif, mais qui l'adopte et qu'elle finit par aimer. Un jour elle apprend l'existence dans une contrée voisine, d'une femme venue, comme elle, d'un autre monde. Elle va la visiter ; c'est elle-même qu'elle rencontre, plus âgée et travaillant dans l'un des centres de recherche les plus avancés de la planète. Le dialogue de ces deux femmes, qui n'ont en réalité qu'une seule et même âme, est l'un des moments les plus réussis du recueil d'Élisabeth Vonarburg, comparable à celui où il devient évident que Mari, l'héroïne du *Noeud*, qui arrive au Centre, gare absolue où se rencontrent les *Voyageurs*, véritables missionnaires du continuum espace-temps, est en réalité Kathryn, en transit, entre deux destins, méditant sur la complexité du réseau d'univers auxquels fait accéder le Pont . . .

Janus est aussi une nouvelle remarquable, réflexion sur la création et la procréation, sur l'art et le temps. On y suit David, jeune biologiste à l'emploi d'un sculpteur dont les oeuvres sont des reconstitutions organiques d'humanoïdes. Ils vivent sur la Terre, dans un avenir assez proche pour que des archéologues qui sont leurs contempo-



Photo : Athé



procédé appelé *Incubation*. Cet astro-nef, sorte de super-ordinateur mi-électronique mi-biologique, intégralement masculin, finit par se modifier lui-même, son fonctionnement ayant été subverti par des embryons féminins éliminés à l'étape de l'Incubation et recyclés, c'est-à-dire réassimilés par le Vaisseau. Sur une donnée aussi hautement improbable, Élisabeth Vonarburg arrive à créer une nouvelle assez singulière, dont le vrai personnage, imprévisible et capital, est le Vaisseau lui-même, alors que ses passagers humains

sont tellement conditionnés qu'ils en sont pathétiquement ennuyeux.

Élisabeth Vonarburg avait remporté le Prix Dagon 1978 pour une nouvelle intitulée *L'oeil de la nuit*, d'abord publiée dans *Requiem*, et dont une version remaniée paraît dans le recueil du même titre. C'est l'histoire d'un jeune homme qui a la faculté de suivre, à travers ses rêves, l'histoire d'une tribu menacée, prise en charge par des êtres plus sains, animaux bruns, sans nez, et fleurs animales douées d'une intelligence supérieure.

rains puissent retrouver et identifier des vestiges de notre époque. David va collaborer à la création d'une sculpture biologique,

... statue de matière synthétique vivante au comportement physique volontaire et donc aléatoire en dehors des simples réflexes. Une statue capable de réagir à tous les stimuli, de parler, de parler en absence même de stimuli. Ce n'est plus tellement une statue ; ça ressemble beaucoup à un être humain.

Et ça vivrait plus longtemps que moi ... (p. 94)

Qu'un art et une science plus évolués que les nôtres collaborent à la réalisation d'un tel projet s'explique peut-être par le fait que David et Éric, l'artiste, vivent à une époque où l'on croit que la race humaine n'a plus d'avenir, la reproduction étant compromise par des mutations spontanées causant de plus en plus de naissances d'enfants qui ne sont pas viables ou qui sont infirmes. Rien ne paraît alors plus beau, plus élevé, que la reproduction d'un être semblable à son créateur, aussi autonome, aussi complexe, aussi imprévisible. Tout se passe comme si le monde des hommes, depuis longtemps engagé dans l'art et la science, rejoignait enfin celui des femmes, mais trop tard. D'où le titre, peut-être.

Dans *Eon*, Élisabeth Vonarburg imagine la vie à bord d'un vaisseau spatial organique dont l'équipage, exclusivement masculin, se reproduit artificiellement, à partir de chromosomes, par un

Légendes de Virnie

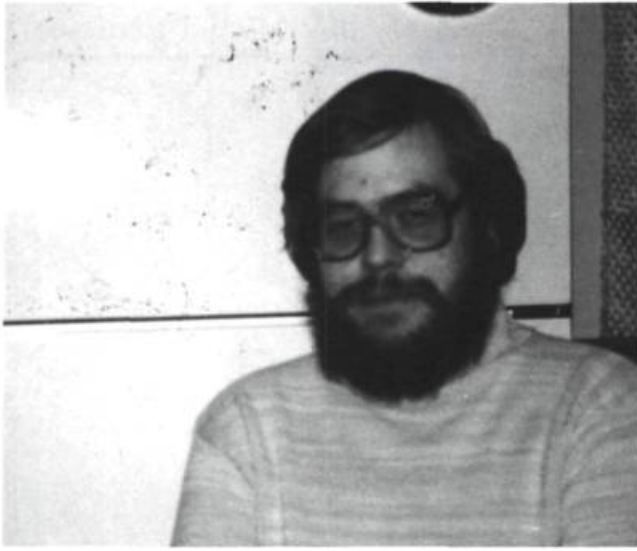
de René Beaulieu

Légendes de Virnie est le premier recueil d'un tout jeune auteur. Les textes qui le composent sont empreints d'une tendresse et d'une poésie qui charment souvent, mais qui versent aussi quelquefois dans la mièvrerie. Il y a de l'affectation et de la sensiblerie dans toutes ces scènes touchantes et bucoliques, ces chastes amours de parias, ces édifiants sacrifices. Un peu de mélodrame aussi. Norbert Spehner écrit dans sa postface aux *Légendes de Virnie* que René Beaulieu est influencé « par son maître, Theodore Sturgeon, un des Grands de la S.F. américaine » ; je soupçonne René Beaulieu d'avoir été aussi marqué par les séries d'aventure et les feuilletons de la télévision américaine. Que de sauvetages spectaculaires, à la dernière minute ! Que de situations dramatiques propices à l'héroïsme ! Que d'agonies, de cruelles maladies ! Il y a dans *Légendes de Virnie* au moins une demi-douzaine de scènes « poignantes » où se meurt quelque pauvre petite, atteinte d'un mal fatal, pendant que se penche sur son lit de souffrance le noble héros qui lui survivra, inconsolable. Et il y a aussi, bien sûr, tous ces êtres déçus qui vivent comme des bêtes en attendant la rédemption, ce qui donne aux héros l'occasion de faire de beaux gestes.

Quant aux dialogues d'amoureux, ils sont fades, sentimentaux et dénués d'humour.

Les aventures que raconte Beaulieu se passent sur notre planète, après « les Grandes Destructures », dans un décor qui n'a rien de futuriste. L'humanité a régressé, semble-t-il, et la nature est omniprésente, une nature sauvage, apparemment nord-américaine. Tant et si bien que dans les passages, assez nom-





breux, où il n'y a pas de *mutants*, de *métamorphes* ou de *sipattes*, on croirait lire du Fenimore Cooper ou du Chateaubriand. *La maudite*, par exemple, m'a fait penser à *Atala*. La belle Jactanondha, fille d'un sorcier, vit loin de son village, seule dans la forêt, parce qu'on lui a jeté un sort. Un bon matin, en s'éveillant, elle aperçoit un noble chasseur blond, semblable à celui qu'elle avait vu dans ses rêves ; ils font connaissance :

— *Quel est ton nom ?*

L'émotion altérait la voix du chasseur. Ils étaient tout près l'un de l'autre à présent.

— *Jactanondha. Et toi ?*

— *Karthaar . . . Jactanondha, « celle qui aime l'automne ».*

C'est un nom beau et triste, comme toi. Tu me diras pourquoi cette crainte en toi. (p. 49)

Ce tendre moment se prolonge. « Ils restèrent longtemps serrés l'un contre l'autre, en accord profond avec eux-mêmes. Il embrassait ses larmes ». (p. 149) Karthaar finit par la demander en mariage et elle accepte. Mais un jour il tombe gravement malade (« Elle prend entre ses mains la tête aux cheveux collés par la sueur, avec tendresse, elle caresse le front brûlant » . . .) et meurt en serrant la main de Jactanondha. Elle l'enterre dans la forêt, puis s'en va, « s'éloignant de la tombe et de la caverne ». Et nous voilà, nous, loin de la science-fiction.

Gilles Cossette

Élisabeth Vonarburg, *L'Œil de la nuit*, nouvelles, Longueuil, Le Préambule, 1980, 205 p.

Jacques Benoit, *Gisèle et le serpent*, roman, Montréal, Libre Expression, 1981, 252 p.

René Beaulieu, *Légendes de Virnie*, nouvelles, Longueuil, Montréal, Le Préambule, 1981, 205 p.

Normand Rousseau, *Le déluge blanc*, roman, Montréal, Leméac, 1981, 219 p.

Michel Bénil, *Greenwich*, roman, Montréal, Leméac, 1981, 230 p.

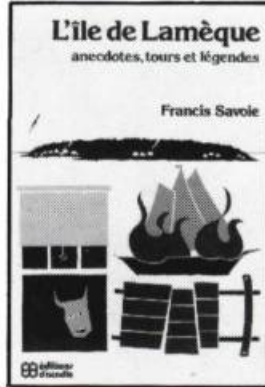
Jean-Pierre April, *La Machine à explorer la fiction*, nouvelles, Longueuil, Le Préambule, 1980, 250 p.

Avez-vous lu ?

éditions d'acadie

L'ÎLE DE LAMÈQUE

de Francis Savoie



1981, 14 x 21.5 cm, 93p.
\$6.00

Né à Lamèque en 1894, mort en 1961, Francis Savoie s'intéressait aux chansons, aux traditions et au folklore en général. Dans ce livre, il décrit les gens de son milieu tels qu'ils étaient autrefois, les uns naïfs et crédules à l'excès, les autres finauds et joueurs de tours incomparables. Il est question de légendes, de traditions vécues, de tours pendables qui se jouaient alors. . . Malheureusement la mort vint interrompre son travail et c'est le père Anselme Chiasson qui récupéra la matière à l'état fruste pour y mettre la forme en respectant le plus possible le contenu et même le texte.

L'ÎLE DE LAMÈQUE

Prenez le temps de lire...

Commandez immédiatement

Nom _____

Adresse _____

Date _____

Signature _____

FRAIS DE PORT 1-2 vol. - 0.75 3-5 vol. - 1.25

CI-INCLUS.

CHEQUE OU MANDAT-POSTE

AU MONTANT DE \$ _____

C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8

éditions d'acadie

PRIX JULES-FOURNIER

Créé par le Conseil de langue française, l'an dernier, ce prix vise à récompenser un ou une journaliste de la presse écrite pour la « qualité, la vivacité et l'originalité de la langue écrite ». La première lauréate du prix est Nathalie Petrowski, journaliste au *Devoir*. Mlle Petrowski recevra son prix en décembre, lors d'une cérémonie officielle.



Nathalie Petrowski